

Préface

L'HUMANITÉ EN VASE CLOS

Dans les rues de Prague, le nom de Martin Harníček ne dit pas grand-chose au lecteur d'aujourd'hui. Malgré plusieurs rééditions de ses livres dans les années 1990 et 2000, seules quelques personnes ayant grandi dans la Tchécoslovaquie communiste se souviennent de cet écrivain et de ses textes étranges. Harníček illustre en effet assez bien le sort de tous ceux qui, dans le bloc soviétique, étaient contraints de vivre et de travailler à la marge, parfois dans l'illegalité, harcelés par le régime, constamment menacés par l'exil ou la prison à cause de leurs convictions politiques : les dissidents.

Essentiellement actif entre 1975 et 1983, Harníček ne s'est jamais considéré lui-même comme un écrivain professionnel ; la relation qu'il entretient avec l'écriture, qu'il pratique, disons, par jeu, reste distante. À cette époque, il produit plusieurs nouvelles et romans courts qu'il publie sous forme de samizdats et diffuse dans les cercles de la dissidence. Par l'entremise de Václav Havel, un volume, qui rassemble les textes *Viande* et *Albín*, parvient à franchir le Rideau de fer pour être publié à Toronto par le réseau de Josef Škvorecký en 1981.

Dès 1977, Harníček est surveillé par la StB, la police politique du régime, pour avoir signé la *Charte 77*, un appel qui dénonce le processus de mise au pas ayant suivi le Printemps de Prague. Ses livres, qu'on peut lire comme des critiques voilées du pouvoir, lui valent alors une certaine renommée dans les milieux *underground*, mais il est vu d'un mauvais œil par les autorités et menacé d'emprisonnement. Il perd son travail, subsiste tant bien que mal. Las de cette situation, il choisira finalement d'émigrer en 1983 vers la Bavière, où il vit encore aujourd'hui, à cheval sur deux pays.

Si les textes de Harníček sont si étranges, c'est peut-être justement parce qu'il n'a jamais pris son rôle d'écrivain au sérieux. Aujourd'hui, on les qualifierait de dystopiques. Parmi eux, *Viande* se distingue par la noirceur, la violence presque grotesque de son univers. Rien de surprenant au fait que le récit soit littéralement cauchemardesque : selon son auteur, il s'inspire au départ d'un *bad trip* datant de 1969.

Dans ce monde fantomatique et caricatural, à l'opposé du réalisme, le narrateur déambule à travers une ville en ruine dans laquelle toute action se résume à deux possibilités : manger les autres ou être mangé par eux. Les structures sociales se sont effondrées, les pires tabous ont été franchis, et il ne reste plus qu'un pouvoir vertical et absolu qui oppose le peuple à la caste des policiers et des bouchers. L'humanité est réduite à sa fin dernière, elle se dévore elle-même, littéralement, comme un serpent qui se mord la queue : il n'y a plus rien, plus de nature, d'animaux, d'amour, d'espoir, et surtout plus d'avenir. Et à l'intérieur de la ville elle-même, il ne reste plus que le microcosme des halles, sorte de *Dépeupleur* extrême, allégorie miniature d'une société dénaturée. Pour retrouver un peu de lumière, il faut quitter ces halles où s'amoncellent les corps vivants et

morts, il faut aussi quitter la ville concentrationnaire pour rejoindre la marge, l'illicite, le communautaire.

Au milieu de cette fin du monde, le narrateur tente de comprendre ce qui l'entoure et d'échapper à l'immense faux qui le frôle à chaque pas. Et plus il évolue, plus il découvre la précision et l'absurdité des règles en vigueur. Les frontières entre classes sont poreuses, l'appartenance est arbitraire et les situations toujours interchangeables. Rien n'est jamais certain, acquis. On songe bien sûr au désarroi des personnages de Kafka ou d'Orwell confrontés à un monde où la loi prime sur la vie, aux récits d'anticipation de Čapek dans lesquels l'humanité perd ses qualités ou encore à *Soleil vert*, qui date de la même époque mais n'a pas influencé Harníček.

Viande est une litanie, un monologue qui sourd des profondeurs de la mort : le narrateur s'exprime dans une langue soutenue, précise, redondante et obsessionnelle, presque juridique, qui souligne par contraste l'atrocité d'un monde où règnent la bestialité la plus pure et l'absence de tout sentiment chez le personnage, devenu juriste de la survie. Car, comme on le verra, ce monstre adhère tout entier aux règles de la société monstrueuse qui l'a produit.

Viande est une lecture éprouvante. Le lecteur est happé, fasciné, agacé, écoeuré par ce récit qui ne laisse personne indemne. C'est une allégorie fantastique et morbide d'Alfred Kubin déployée sur plus de cent pages. Mais la nonchalance, le détachement de son auteur ne doivent pas nous tromper : c'est aussi une mise en garde contre l'horreur qui guette derrière le politique. Tous systèmes confondus.

Benoit Meunier
Janvier 2024